

ment les causes de la crise, mais qu'elle en voit aussi la direction. Quelle est donc cette direction ?

Elle est bien nette ! Cette crise dirige l'homme vers un état nouveau : désormais, il ne peut plus être encadré, comme autrefois : il ne peut plus compter, pour se maintenir, sur un entourage constant et sur des habitudes uniquement adaptées à un milieu donné. En effet, cet entourage, ce milieu craque constamment autour de lui, se désagrège, s'en va, sous le coup des nécessités changeantes et matérielles que je viens de dire. Dès lors, l'homme qui n'a été tenu, formé, établi, qu'en vertu d'un cadre, coule et tombe, une fois le cadre brisé. Il faut donc que l'éducation, au lieu de vous adapter à l'encadrement, au lieu de vous appuyer à votre famille, à votre entourage, à vos institutions...

Nous avons vu qu'un premier mouvement coopératif, inauguré par Owen et ses amis vers 1824, avait disparu dix années plus tard.

Un second mouvement a commencé, en 1844, par la formation des Equitables pionniers de Rochdale dans le centre manufacturier du Lancashire : c'étaient des tisserands qui constituaient un fonds social de 28 livres pour se procurer sans intermédiaire des denrées d'épicerie (1). Les initiateurs étaient les disciples d'Owen, et le maître lui-même vit avec plaisir leur modeste création. D'autres coopératives de consommation se créèrent les années suivantes autour de Manchester. En 1830-31, les socialistes chrétiens répandirent en Angleterre l'idée de la coopérative de production. Les pionniers de Rochdale fondèrent en 1850 un moulin coopératif pour se procurer leur farine. Coopératives de production et de consommation se développèrent côte à côte. Le gouvernement commença à s'intéresser à elles et à prendre des mesures en leur faveur. L'*Industrial and Provident Act* de 1862 marque le commencement de la législation sur les coopératives.

Ces sociétés, comme les trade-unions, s'amalgamaient les unes aux autres et formaient des fédérations. Il y a deux grandes unions, l'une anglaise, l'autre écossaise, formées chacune autour d'une *Cooperative Wholesale Society*, c'est-à-dire d'une entreprise coopérative de production destinée à fournir en gros aux coopératives de consommation les denrées qu'elles débitent.

L'union anglaise a pour premiers germes les groupes de Rochdale et des environs. Elle date de février 1863 ; elle a été formée par l'amalgamation des coopératives de Londres, du Lancashire et du Northumberland. Son quartier général est à Manchester. Elle ne produit pas encore assez pour la consommation de ses membres.

En 1869 a été fondée la *Scottish Cooperative Wholesale Society*, dont le quartier général est à Glasgow. Près de cette ville, à Shieldhall, elle possède le plus important et le plus beau groupe d'usines coopératives de production qui existe en Europe. On y fabrique chaussures, vêtements, objets d'alimentation, tabac, meubles, etc. ; on y imprime, on y relie avec les procédés mécaniques les plus perfectionnés. Les souliers et les habits y sont taillés et cousus à la machine comme à Leicester et à Nottingham. Les ateliers sont larges, bien éclairés et bien aérés ; les passages et les dégagements sont suffisants pour éviter les accidents ; les courroies et les engrenages sont séparés par des grillages. Le soin de l'arrangement général et la propreté qui règne partout témoignent de préoccupations philanthropiques qu'on ne voit pas au même degré dans les usines appartenant à des particuliers.

Les fabriques coopératives de Shieldhall emploient de 2 à 3.000 ouvriers.

On voit que le mouvement commencé à Rochdale s'est développé considérablement. La coopération est aujourd'hui plus importante dans le Royaume-Uni que partout ailleurs en Europe. On peut en suivre les progrès dans les congrès annuels qui, depuis un accord fait entre 1869 et 1873, réunissent les délégués de toutes les coopératives britanniques de production et de consommation, amalgamées et isolées. Ces congrès sont habituellement présidés

## A PROPOS DE LA COOPÉRATION

UN RÉSULTAT DE L'OWENISME ; LE MOUVEMENT COOPÉRATIF EN ANGLETERRE DEPUIS 1844. — La coopération, dont Owen voulait faire un instrument de combat entre les mains des ouvriers contre les capitalistes, est devenue un des éléments et même un des soutiens du régime qu'il attaquait. Il nous suffira, ici, de résumer les principaux traits de l'histoire et du caractère du mouvement coopératif anglais.

(1) *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, pages 87 et suiv. ; 4 vol. chez Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob.

(1) Voir, outre les histoires déjà citées, Holyoaké, *Histoire des Equitables pionniers de Rochdale* (trad. franc.), Paris, Guillaumin, in-8°. L'édition anglaise a été publiée en 1857 et augmentée d'une seconde partie en 1877.

par d'anciens owenistes assagis, comme Lloyd Jones ou M. Holyoake, ou par des socialistes chrétiens de 1850, Tom Hughes, Neale, c'est-à-dire par les derniers représentants des deux écoles qui ont lancé le mouvement. Le 28<sup>e</sup> Congrès réuni en mai 1896, à Woolwich, a montré que les différentes sociétés de coopérateurs, en Grande-Bretagne, comptaient plus d'un million de membres, que leur capital atteignait 400 millions de francs, et qu'elles recueillaient en profit 125 millions de francs.

En moyenne, le capital de chaque coopérateur était de 400 francs et rapportait 121 francs, c'est-à-dire 31,25 0/0 (1).

C'est un très beau résultat commercial, mais c'est presque le contraire de ce qu'Owen avait prévu. Les coopérateurs sont de petits capitalistes préoccupés d'avoir la vie à bon marché et de toucher un dividende. La coopération est une aide pour la classe moyenne et les ouvriers supérieurs. Elle n'est pas un remède à la misère.

Elle tend à ressembler aux entreprises industrielles et commerciales faites par des particuliers. Au Congrès de Woolwich, lord Winchelsea a fait remarquer que les coopératives employaient souvent des ouvriers sans les associer aux bénéfices en leur donnant simplement le salaire courant comme l'aurait fait un patron ordinaire. En effet, au début, tous ceux qui veulent souscrire à la fondation d'une coopérative sont participants, mais au bout de quelque temps ils désirent garder les bénéfices pour eux seuls, et si leurs affaires s'accroissent, le nombre des véritables coopérateurs reste parfois le même. Il existe des sociétés qui ne sont coopératives que de nom et dans lesquelles les bénéfices sont partagés entre quelques actionnaires coopérateurs du début, ou simplement héritiers de coopérateurs, tandis que le travail est fait par de simples salariés.

La coopération inventée par des socialistes a donc fini par tourner le dos au socialisme. Elle est devenue si bien un des rouages de la société capitaliste qu'elle est parfois entrée en conflit avec les trade-unions parce qu'elle employait le travail au rabais, comme les *sweaters*. Après des difficultés prolongées, l'accord vient de se faire au Congrès des trade-unions d'Edimbourg (1896) entre les deux grandes organisations qui ont survécu à l'owenisme, trade-unions et coopératives.

De la coopérative actuelle au socialisme l'écart est immense. Pourtant des fabiens, et non des moindres, Mme. M. Webb et quelques autres, essayent de rapprocher ces deux branches sorties d'une même souche. Ils tiennent aux coopérateurs le même langage que les fondateurs du nouveau trade-unionisme. « Vous développez, leur disent-ils, un excellent sentiment, celui de la solidarité, vous donnez une excellente éducation, celle de l'association. Mais vous n'allez pas jusqu'au bout de vos

(1) *The twenty-eighth Annual Cooperative Congress* 1896, Manchester, 1896, in-8°. Les comptes rendus de tous ces congrès depuis celui de Londres (1869) ont été imprimés à Manchester.

A Manchester est également édité le très important annuaire intitulé : *The Cooperative Wholesale Societies in England and Scotland Annual for 1896*, Manchester Cooperative Society, in-8°.

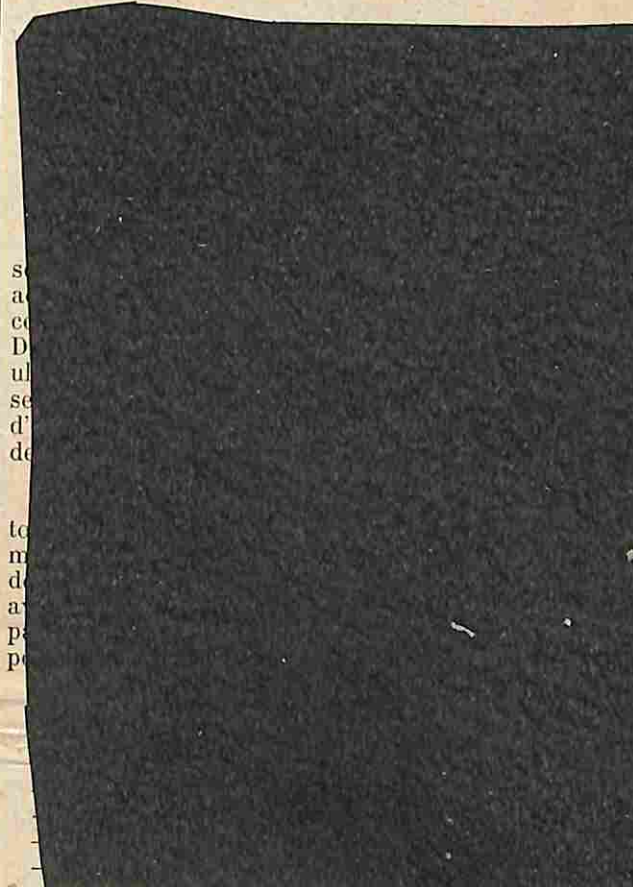
La *Cooperative Union* de Manchester publie une série de brochures sur le mouvement.

A la suite d'une décision prise au Congrès de Gloucester (1879), Thomas Hughes et Edward V. Neale, tous deux socialistes chrétiens, ont publié un *Manual for Cooperation*, Londres, Mac Millan, 1881, in-8°.

principes. Si vous les appliquez bien, vous aboutirez à cette forme supérieure de coopération qu'est le socialisme municipal et même le socialisme d'Etat. Vous vous déchargeriez sur les pouvoirs publics d'une partie des soucis trop nombreux qui accablent les conseils d'administration de vos sociétés privées. »

Il ne semble pas que l'argumentation ait produit beaucoup d'effet jusqu'à présent. On voit bien des coopérateurs s'avouer socialistes; mais on en voit un plus grand nombre qui sont antisocialistes. En général, la coopération reste, en Angleterre, un mouvement à part du socialisme et qui cherche, avant tout, à se faire une place dans l'organisation présente.

ALBERT MÉTIN (1).



— Tu es libre.  
— Mais je crèverai de faim et de soif!  
— Tu es libre, te dis-je!  
Et, depuis ce temps, maigre, la peau et les os, le ventre flottant, le chien erre, affamé, mordant l'air, dévorant ses excréments.  
Car il est libre!  
Et quelque jour, demain, ce soir, sa charogne gonflée épouvantera les passants qui se hâtent, à moins qu'on ne le rencontre courant à travers

(1) *Le Socialisme en Angleterre*, pages 64 et suiv., 1 vol. chez F. Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.